PETIT-PIERRE
OU
LE BON CULTIVATEUR.
ENFANCE DE PETIT-PIERRE.

XXXIV. DÉPART ET TRISTÈSSE.

(Suite.)

“ Allons, se dit-il, ce n'est pas la peine d'être fier, comme je le suis trop souvent peut-être, de ce que le bon Dieu m'a donné une volonté assez vigoureuse qui m'a fait réussir plus d'une fois dans des choses qu'on croyait difficiles. Voilà que sept bonnes brebis, très-douces et sans la moindre malice, vont me faire boudier. En supposant que je me croie très-habile en tout, je pourrais bien dire dorénavant que le plus habile rencontre son maître là où il s'attend le moins à le trouver. Ma foi ! j'y renonce.”

XXXV. SEUL EN CHEMIN.

Ayant ainsi mis à profit la leçon d'humilité que lui donnaient de très-innocentes bêtes, Petit-Pierre se décida à retourner à la cuisine pour demander qu'on lui vint en aide.

On vint, on l'aï-la ; ses brebis fitèrent devant lui, malgré tout l'ennuï et toute la contrariété qu'elles paraissaient en avoir ; et lui-même, derrière elles, il se mit à marcher d'un bon pas.

Le cœur toujours plein d'un regret bien amer, il ne pouvait pourtant point alors s'empêcher d'admirer avec quelque orgueil la beauté de ces rares brebis, qui n'avaient certainement pas d'égales dans tout le canton que celles de Jeannette.

“ Ah ! se disait-il ensuite, pourquoi les voir séparées, ces belles bêtes qui allaient si bien ensemble ? Elles étaient bien, les bêtes, dans la ferme du père Martin. Elles y étaient très-bien, et moi aussi.”

Sur cette mélancolique réflexion, il hâtaït de nouveau sa course, désireux d'arriver le moins tard possible pour installer convenablement ses chères brebis dans la chaumière exigüe.

Il faisait déjà grand froid ; le temps était triste comme le voyageur ; un vent de bise coupaït durement la figure du pauvre enfant, et quelques giboulées de grésil lui criblaient les yeux, par intervalles, de manière à le faire pleurer malgré lui.

“ Allons, allons, Petit-Pierre ; allons, murmurait-il encore, il faut devenir un homme ; il faut apprendre à souffrir. Marche, ami Petit-Pierre, tu te reposerai plus tard....”

“ Oui, voici venir un méchant hiver ; un méchant hiver à passer. Les froids seront rudes et le grain est bien cher ; sâcheuse rencontre. Mais je ne me découragerai pas ; d'ailleurs, ma bonne mère et M. le curé nous l'ont assez appris, il faut toujours espérer en Dieu. Le bon Dieu, qui nous est déjà venu en aide dans nos premiers malheurs, ne nous abandonnera pas non plus cette fois. Je ne l'ai peut-être point assez remercié de son premier secours. Je le prierai maintenant davantage ; je dirai avec plus de ferveur la plus belle des prières, comme dit M. le curé, la prière de Notre-Seigneur lui-même :

“ Notre père qui êtes aux cieux.... que votre nom soit béni, que votre volonté soit faite.... donnez-nous notre pain de chaque jour....”

Et il acheva très-pieusement la *Ste. Oraison* qui dit tout en si peu de paroles, tout ce que les hommes peuvent demander à Dieu.... Alors reprenant courage à mesure qu'il mettait plus complètement sa confiance en Dieu, il oublia un peu sa fatigue, le froid, la faim qui commençait à le tourmenter ; et la route solitaire lui parut moins désolée et moins longue.

XXXVI. PETIT-PIERRE DE RETOUR CHEZ SES PARENTS.

Notre ami Petit-Pierre retrouva sa chaumière, un peu moins triste qu'il ne l'avait laissée. Grâce à lui, la famille avait eu du pain toute l'année. Son père, ayant peu à peu repris ses forces, avait pu travailler. Le bon temps et le bon Dieu aidant, on s'était enfin tiré d'affaire.

A peine arrivé chez lui, notre petit homme fut entouré, fêté, fort embrassé. Ses frères se pressaient autour de lui avec une curiosité suffisamment respectueuse. Sa présence était un événement ; il était décidément lui-même un important personnage. Après avoir complimenté un si vaillant garçon, un gaillard qui avait été petit laboureur dans une grande ferme ; qui avait mené la charrue, non pas comme les plus fiers labouraient à Varennes, c'est-à-dire avec une paire de vaches plus ou moins écloppers, mais bien avec une paire de bons bœufs venus exprès pour ça des environs du Monastier, on avait ensuite contemplé avec ravissement les belles brebis d'un si habile petit homme. Les brebis faisaient la joie des petits frères ; et après eux, tout le village était venu les admirer tour à tour. Petit-Pierre, si riche, si expérimenté, qui avait vu et fait tant de choses, Petit-Pierre si bien monté en bétail, devenait un objet d'orgueil pour les siens, presque d'envie pour les autres. On admettait généralement qu'il fallait être un fameux connaisseur pour avoir su choisir d'aussi rares bêtes que celles de l'ami Petit-Pierre. Les gros bonnets de l'endroit ne dissimulaient même pas que, s'ils avaient présentement quelque acquisition à faire, l'ami Petit-Pierre serait infailliblement consulté, et plutôt deux fois qu'une.

Quant à lui, après les bons embrassements donnés à son père, à sa mère surtout ; après les bruyantes caresses de ses petits frères, et lorsqu'un mot il se fut prêté avec une patience bien suffisante à satisfaire la curiosité de tout le monde, son premier soin fut de préparer l'étroit et modeste gîte qu'il destinait à ses brebis.

Avec quatre vieilles planches il édifia dans un coin de la pauvre chaumière une cloison rustique, qu'il rendit infranchissable aux brebis, en l'entrelaçant de forts branchages.

Ce petit travail achevé, on se mit à table avec plus d'appétit qu'il n'en fallait pour ne pas laisser de restes ; on soupa, c'est-à-dire que chacun eut bientôt avalé sa soupe. On causa encore un instant ; puis chacun bien sagement s'alla coucher, et s'endormit sans effort.

XXXVII. L'HIVER.

Malheureusement c'était l'hiver. Avec l'hiver était arrivé le mauvais temps, le mauvais temps de la montagne, grand froid, grande gelée, grandes neiges ; et avec le mauvais temps, de rudes soucis. Qu'étaient devenus ces beaux jours où Petit-Pierre envoyait chaque semaine la courte de pain si impatiemment attendue, si promptement entamée ?

Comment remplacer l'excellent fromage qui presque toujours, grâce à Jeannette, accompagnait si avantageusement le pain, et qu'on accueillait avec une satisfaction également empressée ?

Le piéton n'apparaissait plus qu'à de longs intervalles, pour dire un court bonjour au père Loubin et à l'ami Petit-Pierre. Mais son bissac était vide ; et il ne laissait pas, comme avant le retour de Petit-Pierre, la précieuse ration au logis.

(A continuer.)

Ch. Galemard de Lafayette.

FIRMIN H. PROULX,

Propriétaire-Gérant.